

# Le Groupe de Coppet et la réflexion sur les littératures romanes

ISTVÁN CSEPPENTŐ

(Budapest)

---

## THE COPPET GROUP AND REFLECTION ON ROMANCE LITERATURES

The end of the 18<sup>th</sup> century and the beginning of the 19<sup>th</sup> marked the birth of an interest in European literature in French-speaking intellectual circles. Within the Coppet Group, Germaine de Staël studied mainly German and English literature, but in a short chapter of her theoretical work *On Literature (De la littérature, 1800)* she also mentioned Italian and Spanish literature. In her novel *Corinne* (1806), she included a long essay on Italian letters. Another member of the Coppet Group, the Genevan Sismondi, devoted a four-volume work to the literatures of southern Europe (1813), covering nearly all the national literatures of this region, including Portuguese and Provençal. While Sismondi's work seeks to expand our understanding of lesser-known or poorly known literature, Mme de Staël's texts offer a novel approach by examining literature within its social context. In the works of both authors, a complex stance emerges: on one hand, they display a keen awareness of the diversity—and the shared characteristics—of Romance literatures; on the other hand, while they value these literatures, they remain inheritors of French classicism, often highlighting French literature through systematic comparison.

**KEYWORDS:** literatures of southern Europe, Coppet Group, Germaine de Staël, Sismondi, the turn of the Enlightenment, history of literature

**MOTS-CLÉS :** littératures du Midi, Groupe de Coppet, Madame de Staël, Sismondi, tournant des Lumières, histoire littéraire

## INTRODUCTION

La réflexion sur la littérature en général et sur les littératures nationales en particulier a toujours été au centre de l'intérêt du Groupe de Coppet. Ce cercle d'intellectuels formé autour de Germaine de Staël au château de Coppet en Suisse était composé de personnalités françaises, suisses et allemandes, écrivains, penseurs et savants qui incarnaient l'idéal d'une république européenne des lettres, héritière des Lumières. Outre la châtelaine Mme de Staël, le Groupe de Coppet a compté parmi ses membres Benjamin Constant, les frères Schlegel, Bonstetten ou Sismondi. Cette ultime génération des Lumières était en même temps la première génération romantique, ayant une vocation sinon universaliste, du moins européenne, symbolisée entre autres par la volonté de faire connaître – après un siècle d'hégémonie intellectuelle française – les autres littératures du continent. Cette hégémonie était aussi celle de l'esprit classique basé sur un héritage gréco-latin contre lequel s'affirme, dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, un paradigme nouveau, marqué par l'intérêt pour les littératures de l'Europe du Nord avant tout. Dans cet esprit, Mme de Staël rédige *De l'Allemagne* pour révéler au public français la pensée et la littérature d'un pays méconnu. Toutefois, cette nouvelle prédilection pour le Nord ne signifie nullement un désintérêt pour le Sud, sauf que celui-ci est considéré dorénavant non pas comme un ensemble homogène intégré dans la vieille tradition latine, mais comme une mosaïque de littératures nationales ayant leurs caractéristiques propres.

L'intérêt pour le Midi – et pour l'Italie surtout – auprès des membres du groupe se manifeste dans divers ouvrages : le philosophe Bonstetten publie la relation de son voyage en Italie (BONSTETTEN, 1805), alors que l'économiste et historien Sismondi consacre au même pays un traité historique (SISMONDI, 1807). Dans le domaine littéraire, Auguste Wilhelm Schlegel contribue à la traduction allemande de Dante, de Calderón, de poèmes italiens, espagnols et portugais. Pour ce qui est du sujet qui nous intéresse plus

concrètement, c'est Sismondi et Mme de Staël qui ont étudié de près l'histoire des littératures romanes proprement dites. Mme de Staël consacre un court chapitre aux lettres italiennes et espagnoles dans son ouvrage théorique *De la littérature* publié en 1800 ; et, dans son roman de 1807, *Corinne ou l'Italie*, elle insère une longue dissertation sur la littérature italienne. Sismondi, quant à lui, rédige un important ouvrage en quatre volumes sur les littératures de l'Europe du Sud sous le titre *De la littérature du midi de l'Europe*, publié en 1813. L'originalité de cet ouvrage réside dans l'étendue du champ d'investigation comprenant non seulement la littérature italienne et espagnole, littératures plus familières aux lecteurs cultivés de l'époque, mais aussi la littérature portugaise, et, en remontant dans l'histoire, les littératures médiévales : provençale, arabe et catalane, ou encore la littérature en langue d'oïl. L'étude de l'œuvre de Mme de Staël et de celle de Sismondi nous permet de dégager une première réflexion structurée sur les littératures nationales dans une dimension historique, en rapport avec la langue, la société et les institutions.

## 1. BREF APERÇU DE L'INTÉRÊT EN FRANCE POUR LES HISTOIRES LITTÉRAIRES

Avant de se pencher sur l'étude des littératures étrangères, les érudits francophones se sont intéressés à l'histoire de la littérature française, encore que, comme le rappelle Antoine Compagnon, jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, ces histoires littéraires étaient conçues comme « les chroniques de la vie des écrivains et des livres » (COMPAGNON, 1998 : 235). En France<sup>1</sup>, le tout premier ouvrage dans ce domaine date du XVIII<sup>e</sup> siècle : le bénédictin Dom Rivet lance une monumentale *Histoire littéraire de la France* dont il rédige les neuf premiers volumes publiés entre 1733 et 1749, ouvrage complété par d'autres bénédictins qui, dans la quinzaine d'années qui suit, y ajoutent encore trois volumes. En 1751, *le Siècle de Louis XIV* de Voltaire, d'une ambition bien plus modeste mais peut-être plus

---

<sup>1</sup> Pour une mise au point des débuts de l'historiographie littéraire en France, voir CSEPPENTŐ, 2008 : 11-18.

raisonnable, consacre un supplément aux grands auteurs de la littérature française sous le règne du Roi-Soleil. À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, La Harpe publie son *Lycée ou Cours de littérature ancienne et moderne* (1799) divisant l'ouvrage en trois parties : la première qui traite des Anciens, la deuxième, du Grand Siècle, la troisième, du XVIII<sup>e</sup> siècle. Son approche semble montrer qu'à ses yeux – et sans doute à ceux de son époque – la « modernité » ne comprend que la littérature française. C'est par rapport à une telle disposition d'esprit que nous devons apprécier l'intérêt émergeant pour d'autres littératures au tournant des Lumières.

### 1.1. Littérature italienne

Considérée en France à la fois comme une rivale et un modèle dans le domaine des arts depuis la Renaissance, l'Italie exerce une influence également sur la littérature ; hormis le pétrarquisme ou la tradition théâtrale de la *commedia dell'arte*, notons l'apport des nouvelles de Boccace, appréciées surtout sous leur forme tragique dès l'époque baroque, à la suite de Matteo Bandello : ce sont ces « histoires tragiques » qui connaîtront une vogue en France, à partir de François de Rosset et Jean-Pierre Camus jusqu'au marquis de Sade, et même jusqu'aux *Chroniques italiennes* de Stendhal. Loin de proposer un quelconque savoir sur la littérature italienne, ces récits brefs préparent néanmoins l'ouverture du public français à un univers littéraire étranger.

La curiosité à l'égard de l'histoire de la littérature italienne mène à des publications au tournant des Lumières. La Harpe, dans son *Lycée*, ne consacre encore que quelques pages aux grands auteurs italiens, son intérêt allant principalement à l'Antiquité gréco-latine et à la littérature française depuis le Grand Siècle. L'ouvrage ambitieux de Pierre-Louis Ginguené est une contribution bien plus importante à la connaissance des lettres italiennes. Poète et journaliste sous la Révolution, puis enseignant à l'Athénée de Paris sous l'Empire, il publie en 1811 une *Histoire littéraire d'Italie*. Cette œuvre monumentale en neuf volumes suit la chronologie de la production littéraire de la péninsule depuis l'Antiquité jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle. La volonté de tout dire sur le sujet reflète la conception synthétisante de

l'esprit classique qui marque également l'idée selon laquelle, d'une part, la littérature ancienne serait supérieure à la littérature moderne, et d'autre part, elle ferait partie de la littérature nationale de la Péninsule italienne. C'est à cette conception que s'opposera Sismondi qui entendra par littérature nationale uniquement les productions en langues romanes à partir du haut Moyen Age.

## 1.2. Littérature espagnole et portugaise

Si le thème espagnol a bien été présent dans la littérature française et dans l'esprit des lecteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle – prenons comme exemple la vogue du roman picaresque qui se manifeste au début du siècle dans les traductions et les imitations, et qui se maintient comme un *leitmotif* jusqu'au *Manuscrit trouvé à Saragosse* de Potocki, ou pensons aux traductions de pièces de théâtre –, aucune synthèse historique ayant trait à la littérature espagnole ne voit le jour avant le XIX<sup>e</sup> siècle. L'ouvrage déjà mentionné de La Harpe ne consacre qu'une demi-page à la littérature espagnole, déclarant l'infériorité des auteurs dramatiques du Siècle d'Or – Lope de Vega et Calderón – par rapport à Corneille et à Racine (LA HARPE, 1825 : 27) ; et il réserve un seul paragraphe à la littérature portugaise, se limitant à la brève évocation des *Lusiades* (LA HARPE, 1825 : 28). Le tout premier ouvrage d'histoire littéraire qui propose un survol de la production littéraire d'Espagne, *Histoire de la littérature espagnole*, publiée en 1812, est la traduction d'un original allemand écrit par Friedrich Bouterwek. Et même si plus tard, tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, on constate la multiplication d'ouvrages se rapportant à la littérature espagnole<sup>2</sup>, le grand critique Ferdinand Brunetière peut encore écrire en 1891 :

Entre les grandes littératures de l'Europe moderne, il y en a peu, sans doute, qui soient plus riches, mais surtout plus originales

<sup>2</sup> A titre d'exemple : Adolphe de Puibusque, *Histoire comparée des littératures espagnole et française* (1843) ; Eugène Baret, *Histoire de la littérature espagnole depuis les origines les plus reculées jusqu'à nos jours* (1863, 2<sup>e</sup> éd. 1873) ; George Ticknor, *Histoire de la littérature espagnole* (trad. de l'anglais) (1864-1872).

que la littérature espagnole, et cependant, il n'y en a guère qui nous soient moins connus. [...] on dirait que nous avons pris à la lettre le mot de Montesquieu : "Le seul de leurs livres qui soit bon est celui qui a fait voir le ridicule de tous les autres." Et, en effet, joignons au nom de Cervantes les noms de Calderon et de Lope de Vega ; joignons à *Don Quichotte* le *Romance du Cid*, à cause de Corneille, et le *Lazarille de Tormes* ou le *Guzman d'Alfarache*, à cause de Le Sage, c'est à peu près tout ce que nous savons aujourd'hui de la littérature espagnole. (BRUNETIÈRE, 1891 : 215)

Ces mots amers mais justes sont d'autant plus étonnants qu'ils suivent la période romantique où l'Espagne a connu une deuxième vogue en France, tant dans le drame historique que dans le roman populaire. C'est donc par rapport à cette connaissance plutôt lacunaire de la littérature espagnole qu'on doit mesurer la portée de l'ouvrage de Mme de Staël et surtout de celle de Sismondi.

## 2. MADAME DE STAËL ET SISMONDI SUR LES LITTÉRATURES DU MIDI

Fidèles à l'esprit ouvert et cosmopolite du Groupe de Coppet, Mme de Staël et Sismondi souhaitent intégrer dans leurs réflexions menées sur la production littéraire, d'autres littératures nationales que la française, faisant ainsi preuve d'un esprit de synthèse encore tout classique. Le désir de libérer les littératures européennes de l'emprise du modèle français<sup>3</sup> conduit le travail des deux auteurs dans des directions différentes : si l'œuvre de Sismondi cherche à enrichir les connaissances sur des littératures peu ou mal connues, les textes de Mme de Staël proposent une nouvelle approche de la littérature.

---

<sup>3</sup> C'est aussi la formule du critique allemand Aguste Wilhelm Schlegel, l'un des membres les plus emblématiques du Groupe. Voir DELON, 1996 : 390.

## 2.1. Mme de Staël

Le traité de Mme de Staël *De la littérature* se divise en deux parties dont la première commence par l'étude de la littérature ancienne, et en cela, il ne diffère pas des histoires littéraires antérieures ou contemporaines. La suite est consacrée aux littératures nationales selon la dichotomie Nord-Sud, et là encore, Mme de Staël reprend la vieille conception classique des climats, théorisée par Montesquieu. Ce parcours des littératures nationales s'achève sur trois chapitres consacrés à la littérature française depuis le règne de Louis XIV jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais en réalité, la littérature française est présente comme élément de comparaison dans tous les chapitres consacrés aux littératures nationales modernes. Là, où Mme de Staël se montre novatrice, c'est dans la conception générale de son approche annoncée dans le sous-titre de son ouvrage : elle propose une étude de la littérature « dans ses rapports avec les institutions sociales », et plus même qu'à la littérature, elle s'intéresse à « l'histoire de l'esprit humain » (STAËL, 1991 : 297). A cette conception inédite sont soumis non seulement les chapitres de la première partie dans lesquels l'auteure s'efforce de présenter les phénomènes littéraires par des facteurs extérieurs à la littérature proprement dite, au lieu de s'intéresser, de manière traditionnelle, à répertorier les grands auteurs et les œuvres importantes des littératures nationales, mais y est soumise toute la seconde partie également, consacrée, de manière plus générale, à « l'état actuel des Lumières en France et à leurs progrès futurs ».

La présentation des littératures nationales – parmi lesquelles les littératures du Midi de l'Europe – s'effectue selon le fil conducteur principal qui préside à l'ouvrage. Un seul chapitre est consacré aux littératures italienne et espagnole, et dans la perspective de l'analyse des traits distinctifs, Mme de Staël trouve dans la littérature de ces deux nations des principes contraires. Dans les deux cas, ces principes déterminants pour la production littéraire ont trait à l'histoire : d'un côté, une fragmentation en petits États, de l'autre, un pouvoir royal renforcé pendant la Reconquête ; d'un côté, une renaissance des lettres, mais sous le contrôle des princes, et de l'autre, une riche production littéraire, mais sous le contrôle de l'Inquisition. Si la littérature italienne est marquée par l'inventivité et la gaité souvent

superficielle, la littérature espagnole, inspirée de l'esprit chevaleresque, fait preuve d'élévation de sentiments. L'une manque de profondeur, l'autre de régularité, défauts communs aux yeux de cette adepte de la littérature française classique que fut Mme de Staël. Si elle cite quelques exemples – essentiellement les auteurs les plus emblématiques des deux nations –, elle insiste plus globalement sur le fait que l'absence de liberté dans les deux pays a donné une littérature qui, certes, peut être riche en beauté et en imagination, mais toujours pauvre en esprit philosophique. En fait, pour le siècle qui s'ouvre, elle souhaiterait voir une littérature renouvelée dans ce sens qui est conforme, sommes toutes, à la tradition française. Si elle se montre attentive aux particularités nationales, elle ne peut pas s'empêcher de les juger à l'aune du modèle existant.

Les chapitres consacrés aux littératures nationales sont susceptibles de décevoir ceux qui auraient souhaité un panorama plus ou moins complet de la littérature allemande, anglaise ou italienne. Dans le cas de la littérature allemande, nous sommes en mesure de comparer le chapitre relativement succinct de *De la littérature* avec un développement très détaillé sur le même sujet dans l'ouvrage ultérieur, *De l'Allemagne*. Le premier est rédigé avant que Mme de Staël ne découvre la littérature allemande grâce à son séjour à Weimar en 1804, alors que le second peut déjà bénéficier de ses connaissances nouvellement acquises en la matière. On aurait tort cependant d'imputer le caractère lacunaire du chapitre sur la littérature allemande dans *De la littérature* à l'ignorance de Mme de Staël : elle n'est pas plus prolixe sur les autres littératures non plus. Simplement, l'exhaustivité sur le sujet, on l'a vu, n'était pas son objectif. Si, par la suite, Mme de Staël ne consacre pas aux littératures du Midi de l'Europe un ouvrage de l'envergure de *De l'Allemagne*, elle trouvera néanmoins l'occasion de disserte plus longuement sur la littérature italienne dans son roman *Corinne ou l'Italie*. Dans le chapitre VII qui porte le titre « La littérature italienne », l'héroïne, Corinne, poétesse romaine, dresse une liste impressionnante de poètes et d'écrivains italiens à une compagnie réunie chez elle, et composée d'étrangers. Là aussi, Mme de Staël met en avant les auteurs les plus connus – Dante, Pétrarque, Boccace, l'Arioste, le Tasse, Guarini, Machiavel et Métastase –, mais complète la liste d'auteurs moins connus en France. Dans le roman, Corinne veut, justement, montrer la richesse de la

littérature italienne à ses interlocuteurs étrangers. Ceux-ci, en réaction à cette abondance de noms, plaident chacun en faveur de leurs grands auteurs nationaux : la conviction de Mme de Staël concernant la supériorité de la littérature française – explicitée dans *De la littérature* de manière indirecte – trouve ainsi son expression ouverte dans les propos du comte d’Erfeuil, émigré français imbu de fierté nationale :

Bossuet, La Bruyère, Montesquieu, Buffon, ne peuvent être surpassés ; surtout les deux premiers qui appartiennent à ce siècle de Louis XIV, qu’on ne saurait trop louer, et dont il faut imiter, autant qu’on le peut, les parfaits modèles. C’est un conseil que les étrangers doivent s’empresse de suivre aussi bien que nous. (STAËL, 1985 : 176)

Adoptant le point de vue de Corinne, Mme de Staël contredit en partie cet avis sommaire du comte, en critiquant certains aspects de la littérature canonique du classicisme français (elle lui reproche notamment une « orthodoxie » figée qui « s’oppose à toute innovation heureuse »), alors qu’elle partage certains éléments de l’attitude mitigée du comte à l’égard des littératures étrangères : si Mme de Staël ne condamne pas les littératures anglaise et allemande pour leur « barbarie », comme le fait le comte d’Erfeuil, elle souscrit en revanche à l’opinion de ce dernier au sujet des *concetti* italiens (STAËL, 1985 : 177). Dans *De la littérature*, à propos de la poésie de Pétrarque, elle parle de « ce malheureux genre d’antithèses et de *concetti* dont la littérature italienne n’a pu se corriger entièrement » (STAËL, 1991 : 196) d’où résulte aussi, selon elle, le manque de profondeur philosophique de la littérature italienne qu’elle déplore et attribue en partie à la langue qui, par son harmonie, « cause souvent une sorte de lassitude de la pensée ». (STAËL, 1991 : 199) Du reste, Mme de Staël reprend dans *Corinne* la méthode qu’elle a suivie dans *De la littérature* : expliquer les phénomènes littéraires par des facteurs historiques et sociaux. La justification qu’elle donne de la situation peu favorable du genre dramatique en Italie illustre sa démarche : « les passions violentes – dit-elle – produisent des crimes ou des vices d’une couleur si forte, qu’elles font disparaître toutes les nuances des caractères » (STAËL, 1985 : 181), qui seraient pourtant indispensables à la création de comédies dans la mesure où celles-ci

s'alimentent de la complexité des mœurs. Cette nécessité qui découle du tempérament national a fait naître en Italie un type de comédie, la *commedia dell'arte*, dont les caractères sont immuables. Mme de Staël reprend également le développement sur la langue italienne qui – en tant qu'institution sociale – détermine, elle aussi, fondamentalement le caractère de la littérature nationale : d'après elle, cette langue mélodieuse s'avère peu propice à la méditation ou à la mélancolie, attitudes qu'on recherche et apprécie pourtant à l'époque dans la poésie des littératures du Nord. Parvenue ainsi à la conclusion sur la divergence des littératures européennes, Mme de Staël prône dans *Corinne* la nécessité de la découverte réciproque de ces littératures à travers l'apprentissage des langues, peu courant auparavant dans l'Europe française des Lumières. Les deux textes, *De la littérature* et *Corinne ou l'Italie*, n'envisagent pas de proposer une histoire littéraire du Midi selon la tradition résumée par Antoine Compagnon, en revanche, ils renouvellent considérablement la perspective d'aborder la littérature.

## 2.2. Sismondi

Contrairement aux ouvrages de Mme de Staël, celui de Sismondi se distingue par une grande érudition et par une volonté d'exhaustivité. Ses antécédents directs sont les deux ouvrages mentionnés plus haut, celui de Ginguené sur la littérature italienne et celui de Bouterwek sur la littérature espagnole, tous les deux souhaitant faire une synthèse. Sismondi va plus loin non pas en approfondissant encore les connaissances fournies par ces deux histoires littéraires – ce serait impossible, tellement elles sont détaillées –, mais en proposant une histoire intégrale des littératures de l'Europe du Sud. Il présente les différentes littératures nationales dans une sorte de continuité, séparées les unes des autres seulement par le chapitrage, sans division en grandes unités internes. Il parvient à maintenir la cohésion de l'ensemble également par l'étude du fond linguistique commun et des origines médiévales similaires des littératures modernes. Pour développer ces deux aspects, il fait débiter son histoire littéraire, d'une part, par l'étude du latin vulgaire et la formation des langues romanes, et de l'autre, par la présentation de la littérature arabe, de la poésie des troubadours

(influencée par la poésie arabe) (SISMONDI, 1819a : 10) et des romans de chevalerie en langue d'oïl. C'est par ce dernier thème que Sismondi aborde l'histoire de la littérature française également, alors que le terme utilisé dans le titre de son ouvrage – « midi de l'Europe » – ne tient compte que de la littérature italienne, espagnole et portugaise. Ajoutons que « le midi de l'Europe » ne comprend pas l'Europe du Sud-Est (les Balkans avec la Grèce, historiquement dans l'Empire byzantin, puis dans l'Empire ottoman), ce qui exclut en même temps l'étude de la branche orientale des langues romanes, le roumain ou le dalmate.

En raison de son caractère unique, l'ouvrage mérite une présentation plus ample. Sur 40 chapitres au total, les 8 premiers sont consacrés à la littérature médiévale (y compris la littérature provençale et catalane), tandis que les autres sont regroupés selon les littératures nationales suivant un ordre chronologique et abordant tous les genres : 14 chapitres pour la littérature italienne, de Dante à Alfieri, donc jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle ; 13 pour la littérature espagnole, du poème du Cid jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle ; 5 chapitres pour la littérature portugaise se concentrant essentiellement sur *les Lusíades* et le XVI<sup>e</sup> siècle.

Sismondi fixe à son ouvrage un objectif pratique : « rassembler et présenter aux gens de goût ce qu'il leur convient de savoir sur les littératures étrangères », sans « chercher à faire de nouvelles découvertes dans un champ si vaste » (SISMONDI, 1819a : I). Il affiche, donc, un projet de récapitulation, suggérant que tout a déjà été dit sur le sujet, mais le résultat n'est pas une simple compilation. Pour ce qui est de la littérature italienne, le seul antécédent est l'*Histoire littéraire d'Italie* de Ginguené, qui, malgré ses gros volumes, est loin d'être complète, puisqu'elle s'arrête au XVI<sup>e</sup> siècle. Sismondi passe en revue la littérature italienne jusqu'à son époque, en y intégrant Alfieri et son école, et consacre plus globalement au XVIII<sup>e</sup> siècle 6 chapitres sur 14, et en tout, la moitié des chapitres traitent de la période non étudiée par Ginguené. Quant au volet consacré à la littérature espagnole, la traduction toute récente de l'œuvre de Bouterwek est réellement exhaustive, et Sismondi reconnaît avoir été obligé de s'en inspirer<sup>4</sup>. Il donne comme explication la pénurie des sources en

---

<sup>4</sup> Mais comme Sismondi se réfère à lui ouvertement, il ne peut s'agir nullement de plagiat.

français sur la littérature espagnole, alors que l'Allemagne a pris de l'avance dans ce domaine et dispose déjà de solides travaux de synthèse (SISMONDI, 1819b : 100). Les chapitres de Sismondi, riches en exemples, évitent cependant le défaut de l'ouvrage de Bouterwek, beaucoup trop détaillé.

Philippe Van Tieghem (1967 : 207) reproche à Sismondi de considérer « comme presque barbares certains aspects de l'âme espagnole qui s'exprime dans sa littérature », et en ce sens, lui préfère Bouterwek qui abordait le même sujet sensible « avec plus d'objectivité ». Quoique Van Tieghem qualifie ce genre d'attitude critique de « classique » chez Sismondi, il reconnaît – non sans contradiction – que malgré cela, « à travers [lui], le côté romantique de la littérature espagnole ressortait avec beaucoup de relief » (VAN TIEGHEM, 1967 : 207). Mais il peut aussi être franchement injuste à l'égard de Sismondi : « Malheureusement, faute d'un goût sûr et de connaissances historiques suffisantes, il met sur le même plan les auteurs vraiment originaux du siècle d'or et ceux qui appartenaient au contraire à la décadence » (VAN TIEGHEM, 1967 : 207). Sismondi fait plutôt preuve d'impartialité et d'un réel souci d'éclairer son public, car s'il avait voulu faire une distinction entre les auteurs majeurs et mineurs, cela l'aurait conduit nécessairement à l'omission complète de ces derniers, tellement l'écart est grand entre ceux-ci et les auteurs emblématiques du Siècle d'Or. Par ailleurs, Sismondi ne manque pas de faire malgré tout une certaine distinction en attribuant aux auteurs majeurs une place bien plus importante, ce qui prouve le mal-fondé de la critique : sur les treize chapitres consacrés à la littérature espagnole, trois sont réservés à Cervantès, deux à Lope de Vega et deux à Calderón, alors que les autres époques et genres n'ont droit qu'à un seul chapitre chacun, regroupant plusieurs auteurs mineurs (par exemple la littérature des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles ; les romances du XVI<sup>e</sup> et, plus globalement, la littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle).

En fait, nous plongeant dans son histoire littéraire, nous constatons que Sismondi est loin de placer les auteurs mineurs au même niveau que les grands ; il s'efforce simplement de donner le panorama le plus complet de la littérature espagnole. S'il s'attarde sur les auteurs mineurs, c'est pour appliquer à leur présentation la même démarche que dans le cas des auteurs majeurs : décrire le contexte de leurs œuvres et esquisser brièvement l'intrigue des plus caractéristiques d'entre elles. Il

est parfaitement lucide en parlant notamment de la décadence littéraire espagnole du XVIII<sup>e</sup> siècle, en établissant une comparaison avec la littérature italienne de l'époque baroque :

Nous avons vu les Italiens tomber de même dans la recherche et le mauvais goût ; mais nous les avons vus s'en relever avec gloire, et le siècle qui a produit Métastase, Goldoni et Alfieri, peut, si ce n'est s'égalier à celui de l'Arioste et du Tasse, du moins soutenir, sans humiliation, la comparaison. Mais les faibles efforts de Luzan, de La Huerta, d'Yriarte et de Melendez, nous font sentir davantage, au contraire, combien est tombée la nation dont ils forment, pendant tout un siècle, la seule richesse poétique. L'inspiration antique a fini, et la culture moderne a été trop imparfaite, trop restreinte, pour suppléer aux richesses que le génie ne donnait plus. (SISMONDI, 1819c : 255-256)

En rappelant la décadence italienne du XVII<sup>e</sup> siècle, Sismondi partage l'avis défavorable de Mme de Staël sur les *concetti*, associé chez lui aussi à « la recherche et le mauvais goût », tandis que le XVIII<sup>e</sup> siècle, dominé essentiellement par le goût français, retrouve, selon lui, une littérature de plus grande qualité. Ce qui est paradoxal tout de même dans les remarques élogieuses sur les auteurs de théâtre mentionnés dans la citation, c'est que si Goldoni renouvelle le théâtre en s'inspirant effectivement de Molière, Alfieri, auteur du *Misogallo*, cherche, lui, à se débarrasser de l'influence française.

Globalement, la posture de Sismondi comme historien de la littérature est double, comme le suggère le titre de son ouvrage : *De la littérature du midi de l'Europe*, et non « Histoire de... etc. », où la préposition initiale « de » indique les réflexions, les considérations sur son sujet, comme chez Mme de Staël.

## CONCLUSION

En conclusion, on constate que les efforts des deux auteurs témoignent incontestablement d'une ouverture intellectuelle, d'une

prise de conscience du fond commun des aires littéraires de l'Europe qui n'efface pas pour autant les particularités nationales. Cependant, ils sont aussi héritiers de la tradition classique qui consiste à mettre en valeur la littérature française par le biais de comparaisons systématiques. Chez Mme de Staël, qui propose un ouvrage essentiellement philosophique et affirme la perfectibilité de la littérature, cette mise en valeur prend forme par la revendication d'une littérature d'idées, commune en France, mais généralement absente ailleurs. Elle parvient, en revanche, tout comme Sismondi, à éradiquer de cette tradition un certain mépris à l'égard des autres littératures<sup>5</sup>. Sismondi, quant à lui, retient d'elle le sens élargi de la littérature, et – comme un héritage dix-huitiémiste – la dichotomie Nord-Sud, au point même d'avoir songé à rédiger un second volet consacré aux littératures de l'Europe du Nord (SISMONDI, 1819a : III), projet jamais réalisé. Comme elle, il étudie en profondeur la formation des langues romanes, et reconnaît le pouvoir des institutions à façonner les goûts et les œuvres littéraires ; en revanche, il accorde une place bien plus large à l'histoire littéraire proprement dite, dans le sens où il respecte, comme La Harpe, Ginguené ou Bouterwek, la chronologie, tout comme les auteurs et les œuvres emblématiques. Si Mme de Staël renouvelle, à l'aube du XIX<sup>e</sup> siècle, la conception de la littérature qui sonnera le glas de la tradition classique des « belles lettres », Sismondi est celui qui appliquera le premier cette vision. Et ajoutons encore que la réussite de sa démarche sera confirmée par la réception de son ouvrage, car une traduction en italien et une autre en castillan des chapitres consacrés respectivement à la littérature italienne et à la littérature espagnole voient le jour à Gênes et à Séville dès la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle (SISMONDI, 1830, 1841-1842).

---

<sup>5</sup> Comme on peut le constater au sujet de la littérature espagnole chez La Harpe, notamment, pour qui les « innombrables drames [de Lope de Vega et de Calderón], divisés en journées, sont dépourvus de tout ce que l'art enseigne et de tout ce que le bon sens prescrit. » (LA HARPE, 1825 : 27)

## BIBLIOGRAPHIE

### Sources

BONSTETTEN, Charles Victor de (1805) : *Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Énéide, suivi de quelques observations sur le Latium moderne*. Genève, Paschoud.

LA HARPE, Jean-François de (1825) : *Lycée ou Cours de littérature ancienne et moderne*, V. Paris, Depelafol.

SISMONDI, Jean Charles Léonard Simonde de (1807) : *Histoire des républiques italiennes du Moyen Âge*. Zurich, Gessner.

SISMONDI, Jean-Charles Léonard Simonde de (1819a) : *De la littérature du midi de l'Europe*, I. Paris, Treuttel et Würtz.

SISMONDI, Jean-Charles Léonard Simonde de (1819b) : *De la littérature du midi de l'Europe*, III. Paris, Treuttel et Würtz.

SISMONDI, Jean-Charles Léonard Simonde de (1819c) : *De la littérature du midi de l'Europe*, IV. Paris, Treuttel et Würtz.

SISMONDI, Giovanni Carlo Leonardo Simonde de (1830) : *Storia della letteratura italiana dal secolo XIV fino al principio del secolo XIX*. Genova, Pendola.

SISMONDI, Jean-Charles Léonard Sismonde (*sic*) de, (1841-1842) : *Historia de la literatura española desde mediados del siglo XII hasta nuestros días*. Sevilla, Alvarez y Co.

STAËL, Germaine de (1985) : *Corinne ou l'Italie* (ed. Simone Balayé). Paris, Gallimard, « Folio classique ».

STAËL, Germaine de (1991) : *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* (ed. Gérard Gengembre, Jean Goldzink). Paris, Flammarion, « GF ».

### Littérature secondaire

BRUNETIÈRE, Ferdinand (1891) : L'influence de l'Espagne dans la littérature française. In : *Revue des Deux Mondes*, 3<sup>e</sup> période, 104, Paris.

COMPAGNON, Antoine (1998) : *Le démon de la théorie. Littérature et sens commun*. Paris, Éditions du Seuil.

CSEPPENTŐ, István (2008) : La naissance de l'histoire littéraire moderne en France au tournant des Lumières. In : BESSIÈRE, Jean – MAÁR, Judit (ed.) *Frontières de l'histoire littéraire. Cahiers de la Nouvelle Europe*, 8. Paris, L'Harmattan.

DELON, Michel (1996) : Le Groupe de Coppet. In : FRANCILLON, Roger (ed.) *Histoire de la littérature en Suisse romande*, I (Du Moyen Age à 1815). Lausanne, Payot.

VAN TIEGHEM, Philippe (1967) : *Les influences étrangères sur la littérature française (1550-1880)*. Paris, Presses Universitaires de France.

**István Cseppentő**

**Université Eötvös Loránd (ELTE)**

**Faculté des Lettres, Département d'Études françaises**

H-1088, Budapest, Múzeum Krt. 4/C

cseppento.istvan@btk.elte.hu